

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 31 (1893)  
**Heft:** 50

**Artikel:** Comment on voit la lune  
**Autor:** X.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-193963>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

<b>SUISSE :</b> un an . .	4 fr. 50
six mois . .	2 fr. 50
<b>ETRANGER :</b> un an . .	7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteuro vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**LES ABONNEMENTS**

datent du 1<sup>er</sup> janvier, du 1<sup>er</sup> avril, du 1<sup>er</sup> juillet ou du 1<sup>er</sup> octobre.

**Charles Mouquin.**

Dimanche 3 décembre, à Lausanne, on conduisait à sa dernière demeure la dépouille mortelle d'un brave, honnête et vaillant ouvrier charpentier, qui mania la hache, la scie et le marteau pendant près de cinquante-cinq ans, mais, hélas! sans faire fortune.

Un assez grand nombre d'ouvriers, quelques patrons et les membres de la Société de Secours mutuels, avec le drapeau voilé d'un long crêpe, accompagnait le corbillard conduisant à Montoie celui qui fut Charles Mouquin.

Originaire de l'Abbaye du lac de Joux, il fut, je crois, élevé à Ballens, où il passa une partie de sa jeunesse. C'était alors un vaillant et beau garçon, sobre, rangé, travailleur, sociable et gai ; sapeur du génie, il portait l'uniforme avec grâce.

En 1847 ou 48, sauf erreur, il y eut un grand rassemblement de troupes à Bière ; près de quatre mille hommes étaient campés sur la plaine de Champaigne, car il n'y avait pas encore de casernes. Des centaines de tentes étaient rangées en lignes formant des rues, des places, une ville, dans laquelle on ne pouvait entrer que par un certain nombre de portes ou d'ouvertures formées par les cordes qui entouraient cet immense camp. Ces entrées étaient gardées par des sentinelles.

Or, un soir, après l'extinction des feux, un officier, soigneusement enveloppé dans son manteau, s'avancait dans l'ombre vers une de ces sentinelles, voulant se rendre compte par lui-même de la manière dont nos jeunes soldats comprenaient le service.

Au cri de « qui vive » de la sentinelle, l'officier ne répondit pas, mais il continua sa marche en avant ; les trois sommations d'usage étant faites, il se trouva à deux pas de la sentinelle ; il reçut alors un vigoureux coup de baïonnette, qu'il esquiva en partie, mais dont son manteau fut troué.

L'officier était le capitaine de carabiniers Jules Eytel, et la sentinelle, le sapeur du génie Charles Mouquin.

Le lendemain, Charles Mouquin fut porté à l'ordre du jour.

Ce brave soldat, cet ouvrier labo-

rieux, fut toute sa vie fidèle à son devoir et à la consigne. Qu'il repose en paix !

M. D.

**Le dernier amour de Napoléon.**

*Le XIX<sup>e</sup> Siècle* raconte d'après le docteur Warden, chirurgien anglais, attaché par le gouvernement britannique à la personne de Napoléon à Sainte-Hélène, la curieuse histoire qu'on va lire. Elle est d'autant plus croyable que le docteur parlait de Napoléon avec des sentiments qui n'étaient pas ceux d'un ennemi. Il dinait parfois à Long-Wood, retenu par l'empereur, qui lui témoignait beaucoup d'estime :

Un jour, dans une de ses promenades, il découvrit une petite ferme proprette, presque coquette ou, du moins, paraissant telle au milieu du morne paysage qui se déroulait sous ses yeux.

Il y entra ; il causa avec le fermier, encore que celui-ci ne fut point très loquace. Il lui posa ces questions que, par habitude d'esprit, il adressait à tous, s'intéressant ou s'appliquant à s'intéresser à ce qui concernait la culture des terres, au prix des denrées. De tout homme, quel qu'il fut, il avait toujours tiré quelque chose. C'était un interrogateur implacable.

Il allait se retirer, assez indifférent, malgré tout, quand une jeune fille ouvrit la porte, sans savoir qu'il fut là, et déposa sur la table un panier de provisions. Elle était, dans sa simplicité, d'une beauté rare. C'était l'épanouissement de la jeunesse en fleur. Elle eut un mouvement d'étonnement et de curiosité en reconnaissant l'empereur.

L'empereur lui parla, eut pour elle quelques mots de galanterie, lui sourit, la retint alors que, par respect ou par discrétion, elle voulait se retirer. Il n'en était plus au temps où il était dur, brutal, avec les femmes, auxquelles, en plein bal, il lançait quelques propos qui amenaient des larmes sur de jolis visages... Où était-elle la cour, avec ses réceptions magnifiques ; où était-elle, l'époque, où les dames « présentées » lui faisaient d'humbles réverences !

Il demanda au fermier son nom. Celui-ci s'appelait Robinson. C'était une entrée en matière pour réclamer d'autres renseignements. Il apprit que la gracieuse enfant était sa fille, qu'elle venait d'avoir dix-sept ans, qu'elle était née dans l'île, avait reçu un peu d'éducation, et que, notamment, elle connaissait bien la prodigieuse histoire que Napo-

leon avait écrite, laissant un sillon sanglant derrière elle.

Il s'en alla, plongé dans une réverie dont il ne se détacha guère les jours qui suivirent. Le souvenir de la jolie fillette le poursuivait.

Il revint chez le fermier, un peu surpris de cette attention que portait l'illustre proscrit à sa maison, et il cherchait des yeux avec impatience la jeune fille, attendant anxieusement qu'elle parût, qu'il pût lui adresser quelques paroles...

Il revint souvent, et lui, le dominateur d'autrefois, il paraissait troublé, ému. Chaque jour, à présent, ses pas le ramenaient vers la ferme, et une sorte de colère mal dissimulée le prenait quand celle pour qui il venait ne se trouvait pas là... Oh ! ce dernier amour de Napoléon, ce suprême roman de l'exil ! Maintenant, il se complaisait dans l'ydille. Dans la tristesse qui le rongeait, il y avait un apaisement.

Comme si une bouffée de jeunesse lui fut revenue au cœur, il se sentait gagné par une passion violente qui trompait le morne vide de son existence de déchu.

Il rôdait sans cesse autour de la petite miss Robinson. Il faut croire que lui, qui n'avait guère été habitué à cacher ses caprices n'a guère, il laissait un peu trop clairement percer ses désirs.

Un jour que, pour la seconde fois de la journée, il se présentait à la ferme, il trouva le fermier sur le seuil de sa maison. Celui-ci n'avait plus sa placide figure coutumière. Il avait compris, tout à coup.

Robinson croisait les bras sur sa poitrine, dans une attitude peu engageante.

— *Monsieur l'empereur*, lui dit-il rudement, en voilà assez !... J'en suis bien fâché, mais vous n'entrerez plus ici... J'entends que ma fille reste une honnête fille. Tout empereur que vous avez été, vous ne me faites pas peur, et je vous le prouverai, au besoin... Je suis un brave homme, mais je vous préviens que je ne me connais plus quand je suis en colère !... Adieu !

**Comment on voit la lune.**

On se souvient que dans notre numéro du 2 décembre un de nos lecteurs a posé cette curieuse question :

« Pourquoi y a-t-il des appréciations si diverses de la grandeur apparente de la lune, lorsqu'elle est en plein ciel, au point que les uns la voient grande comme un fromage, les autres comme une tomme, et qu'à d'autres enfin elle ne paraît guère plus grande qu'une belle orange ? »

Un de nos oculistes a eu la grande obligeance de nous adresser à ce sujet les lignes suivantes :

Monsieur le Rédacteur,

Pour suivre à votre « invite, » permettez-moi de vous donner quelques explications sur la manière d'apprécier la grandeur de la lune.

Vous croyez que les uns voient la lune très grande et les autres très petite, que les uns la voient comme un fromage, les autres comme une orange ? Cela n'est probablement pas. Pour tous, la lune est égale et nous ne varions que par le point de comparaison. Chacun indique un objet rond à son choix. Mais ce que personne ne dit, c'est la distance à laquelle il suppose cet objet rond pour le déclarer égal au disque de la lune.

Il y a toujours une distance à laquelle un fromage, une orange, ou même une pilule est capable de couvrir, pour notre œil, les contours de la lune. Car enfin, dans tous ces points de comparaison, personne ne prétend indiquer un objet qui soit en réalité égal à la lune. Il ne s'agit que d'en trouver un qui soit d'une grandeur apparente, égale à la grandeur apparente de l'astre.

Vous voyez dès lors de quelle importance est cette longueur toujours indéterminée qui est la distance. Le désaccord entre les appréciations n'existe que pour un corps dont la grandeur véritable est sans rapport avec nos objets usuels, et dont la position isolée, au milieu du firmament, nous empêche d'avoir, les uns ou les autres, une distance presque uniforme à laquelle nous placerions les uns et les autres nos objets de comparaison.

Cela est si vrai que lorsque la lune passe par exemple derrière le coq de St-François — ce qui est sa position ordinaire pour un spectateur marchant sur le Grand-Pont vers 10 ou 11 heures du soir, à l'époque de la pleine lune, — nul ne songerait à indiquer une pilule, une orange ou même un fromage comme point de comparaison. Tout naturellement on placerait l'objet à la distance de la flèche de St-François, et ce serait une meule de moulin tout au plus qui deviendrait l'objet comparable.

Si donc quelqu'un vous dit désormais : « Je vois la lune comme ceci, » faites-lui compléter tout de suite sa pensée en lui demandant : « Ceci, à quelle distance ? »

X. oculiste.

#### Lè partis.

Quand dou valets, Djan et Dzaquiè, sè tsertson rogne onna né dè danse, rappoo à na pernetta que reluquont ti dou, coumeinçont pè sè lanci dâi fions, que cein ne seimblie que 'na couénarda; mā petit z'a petit, la colère bournè dein lè têtè; sè reproudzont çosse ào cein; lè gros mots arrevont, et on pétâ eimoudzè onna trevougnà, que sè rebedoulont bintout perque bas.

Lè z'autre vouâitont d'aboo sein pipâ lo mot; mā Dzaquiè est dézo; se n'ami François, que lo vâo reveindzi, va eimpougni Djan po lo doutâ dè dessus. Sami, que vâi que son cousin Djan va ètre taupâ, du que sont dou contré li,

criè : « Cein n'est pas justo ! » et châotè su François; mā Abran, que ne vâo pas laissi vouistâ son frârè François, accrotsè Sami pè son pantet dè veste, tandi que Gabri lo preind à la brachâ po reimparâ Sami. Adon Dâvi, Manuet, Djan-Luvi, Tiénon, Loïa et onna beinda d'autre s'ein mélliont asselbin et sont bintout ti appondus, que reinvaisont le tralbiès, épécliont le botolhiès, dégrussont le z'haillons, sè potson le gè et font on boucan dè la metsance.

Quand l'ont botsi, et qu'on lâo démandè porquier sè sont tapâ, onna bouna eimpartià n'ein savont pas on mot : Loïa, que sè trâovè dâo coté dè Djan, s'est eimpougni po cein que ne volliâvè pas laissi rôssi se n'ami Charlot, et Fanfoei, qu'est dâo coté dè Dzaquiè s'ein est mélliâ po défeindrè Djan-Luvi; mā sè fot atant dè Dzaquiè què dè Djan, tot coumeint la maiti dâi z'autre assebin.

Eh bin, l'est on pou dinsè que sont lè partis per tsi no. On est libériaus ào bin radicau po cein que noutrès z'amis lo sont et qu'on vâo étrè coumeint leu; mā po dè derè ào justo quinna differeince lâi a, lo sâ-t-on ? Tot cein, c'est l'histoire dè Djan et dè Dzaquiè; qu'on fâdon mî dè vivrè ein bons z'amis le z'ons avoué lè z'autre, què dè sè tsermailli coumeint dâi iadzo qu'on vâi dâi gaillâ que ne sè diont pas pi *atsi-vo!* po cein que ne sont pas dâo mémo parti, et que ne sâvont pas pi cein que l'est qu'on radicau ào bin on libériaus.

Dou z'amis dévezâvont su la politiqua onna né pè la pinta. Marque, qu'êtai bon radicau, bragâvè son parti et desai qu'on bon citoyen dévessâi ètre démocrate, que c'êtai lo parti dâi bons Vaudois, tandi que lè z'autre n'êtiont què dâi ristous et dâi mômiers que ne démandâvont pas mî què dè reveni ào vilhio teimpo po tâtsi dè no remettre la patta dessus. Daniel, qu'êtai dè l'autre parti, lâi repond que tot cein c'est dâi bambioulès; que lè libériaux, c'êtai lo parti dâi brâvès dzeins que ne volliâvont què lo bin dâo pays, tandi qu'on ne poivè pas sè fia à clliâo z'êtsâodâ dè radicaux que ne sont binstout ti què dâi socialistes, dâi dzeins que volliont tot partadzi. Et, târe, bâre, coumeint l'étiot biu alleingâ ti dou, tsacon bragâ son parti dâo mî que put.

Quand sè furont reduits, ruminâront à tot cein que l'aviont distiutâ, et là senanna d'aprés, que dévessâi lâi avâi dâi vôtè, sédè-vo cein qu'arrevâ ? C'est que l'aviont tant bin prédzi ti lè dou, qu'on ve Marque à l'asseimblâie dè la Tonâla, et Daniel à cllia dâi Traî-Suisse; l'aviont veri casaqua ti dou, po ètre dâo bon parti.

Sainte-Croix, 7 décembre 1893.

Monsieur le rédacteur du *Conteur vaudois*, Lausanne.

Je ne suis pas une de ces aimables correspondantes qui vous indiquent divers moyens pour retenir leurs maris à la maison, mais bien un des maris qui n'y restent pas souvent. La cause en est bien simple ; et pour l'édification de ces dames qui prétendent toutes vous indiquer de bons remèdes, je vous dirai tout honnêtement que c'est parce que ma femme y est que je n'y reste pas, et que chaque fois qu'elle s'en va, je suis un fidèle gardien de mon Home, si toutefois ce mot peut lui convenir.

Avec parfaite considération,

P.

Voilà, par exemple, qui n'est guère aimable pour nos lectrices; aussi espérons-nous qu'elles aiguiseront leur plume pour répondre à notre correspondant.

Le Sentier, 10 décembre 1893.

Monsieur le rédacteur,

J'ai lu par hasard dans le *Conteur vaudois* l'article destiné aux dames, en vue de retenir leurs maris au logis pendant les longues soirées d'hiver. A ce propos, je vous dirai que j'aime beaucoup jouer, mais comme nous ne sommes que trois, il faut nécessairement trouver le quatrième partenaire; et celui que je préfère, c'est naturellement mon cher mari, qui se prête assez à ce genre d'amusement, pourvu qu'il soit intéressant.

Voyez donc comme c'est charmant, le père, la mère et les deux fils passant ensemble la soirée !

Je crois donc, monsieur le rédacteur, qu'il n'y a pas rien que la femme qui puisse retenir le mari à la maison; mais quand les fils aiment le nid paternel, le père est obligé de suivre leur exemple. Les dames qui ont déjà de grands fils feront bien d'essayer ce moyen.

Veuillez croire, monsieur le rédacteur, que, dès aujourd'hui, je serai une nouvelle et fidèle lectrice du *Conteur*.

S. M.

Voici maintenant, sur le même sujet, ce que dit, sous une forme très amusante, une de nos lectrices du *Jorat*. C'est la première fois qu'une dame nous écrit en patois.

Monchu lou *Conteu*,

Vous ai parla dein voutron papai que elliao que lon dai recettés po feré resta lé s'hommos à la maison dusson voles invoulhi. Ora vu vo derè mon idée po cein que trâovou que nion n'a de lou fin mot de l'afféré.

D'abo quié lai vont-te féré ao cabaret ? lé pa por itré pe tranquillou, ka on sâ que lai font ona chetta dè la metzance et que lai sé tsécagnont fermou ; lé pa